

EN GUISE D'INTRODUCTION À LA TRADUCTION FRANÇAISE

Le roman que vous avez entre les mains ne prétend pas être un traité d'histoire ni même un roman historique dans le sens strict du terme; c'est un roman de sentiments, d'exil, de terres et de paysages ayant pour toile de fond le XVI^e et le XVII^e siècle et néanmoins intemporel pour l'essentiel, les êtres humains n'ont pas tellement changé au fil du temps. Des faits comme ceux que vous allez trouver ici surviennent encore de nos jours. Il est toutefois peut-être opportun d'esquisser le cadre historique de l'intrigue afin que celui qui s'intéresse au roman en lui-même puisse mieux comprendre le monde qu'il reflète. Même en exil, l'héroïne vit à Huesca jusqu'à ses derniers jours; cette ville, son ambiance et le paysage qui l'entoure accompagnent María de Marguán toute sa vie. Membre de la minorité morisque, elle se verra forcée à l'exil par un ordre royal. Les morisques ou nouveaux chrétiens étaient les descendants des musulmans – ceux que l'on appelle aujourd'hui mudéjars – qui depuis la fin du XI^e siècle, après la reconquête de la ville par le roi Pierre I^{er} d'Aragon jusqu'en 1526, jouirent

de la liberté de culte, fondèrent leur vie sur une législation fondamentalement inspirée par la sunna et la charia, gardèrent leurs propres fonctionnaires et jouirent également d'autonomie économique, dépendant directement des rois; c'était ce que nous connaissons sous le nom *d'aljama real* (communauté dépendante du roi). Même les fréquentes attaques de l'Église ou du conseil ne purent les empêcher de conserver leurs spécificités. Cependant, à partir du baptême forcé de 1526 ordonné par Charles Quint, ils perdirent leurs libertés et devinrent, au moins officiellement, des habitants de Huesca parmi d'autres. Ce baptême ne modifia pas leur activité économique, essentiellement fondée sur l'artisanat du métal et du cuir et sur la céramique et la poterie, bien qu'il ne manquât pas de riches marchands ni de prêteurs sur gages dont la richesse était comparable à celle des plus puissantes familles de vieux chrétiens. La coexistence, en apparence pacifique, entre le groupe majoritaire et les morisques commence à se dégrader aux alentours de 1570 lorsque, à la suite du soulèvement des morisques de Grenade, Philippe II commence à voir en chaque nouveau chrétien un danger, autant politique que moral, pour l'État. On les accuse d'être des pervers, des traîtres, de faux chrétiens, des conspirateurs contre la monarchie de connivence avec les Turcs et les luthériens français. L'Inquisition attaque alors et détruit les plus puissantes familles morisques d'Aragon; préambule de leur expulsion que Philippe III acheva entre 1609 et 1614 dans tous les royaumes constituant l'Espagne. C'est dans ce cadre de harcèlement et de persécution que se déroule ce roman, qui se veut un plaidoyer contre le fanatisme et l'intransigeance.

Ánchel Conte

I COMPTE À REBOURS

Il me faudrait beaucoup réfléchir avant de démêler l'enchevêtrement de souvenirs qui m'apparaissent dès que je ferme les yeux et même en ne les fermant qu'à demi, ajustant les paupières pour ne laisser passer, par une toute petite ouverture, qu'une illusion lumineuse sans rien de concret, sans images, sans visages, rien, juste une tache de lumière dans l'obscurité où je m'enfonce lorsque je ferme la fenêtre pour que le bruit de la mer, ce mugissement que je déteste, ne puisse me dire à chaque ressac que je suis là où je suis, à des milliers de lieues de chez moi, à je ne sais combien de jours et combien de nuits de route par la terre et presque autant par la mer, seule, une femme dans la solitude absolue, contre mille ennemis potentiels et réels, avant d'échouer ici, dans cette ville où personne ne me traite de pute maure fille de Satan, où j'ai retrouvé mon nom, le vrai disent-ils – mais qu'importe que ce soit María ou Mariame –, où je pourrais être fidèle à la loi religieuse séculaire de notre famille bien que pour moi une religion ou une autre, ça revienne au même; si Dieu existe – après tant de malheurs

ni dans les cieux eux-mêmes je ne place la moindre parcelle de foi – rien, pas même l'espoir d'une probable justice divine ne peut me dédommager de tant de choses perdues, enterrées à jamais... Non, ici je ne suis ni pute maure ni fille de Satan ni sang maudit de Mahomet, ici je suis renégate et pute espagnole; moi qui ai toujours considéré l'Aragon comme ma patrie, on a fait de moi une étrangère dans ma propre maison et ici je suis pute espagnole, étrangère aussi dans une maison étrangère, parce que cette maison n'est pas la mienne, elle m'est prêtée et cette odeur d'air saumâtre qui vient du nord et apporte le va-et-vient des vagues est la preuve que je suis loin de chez moi, si loin, tellement perdue dans le sud, sans chemin par lequel rentrer, de l'eau, de l'eau entre ici et là-bas et soixante ans qui en pèsent mille m'enchaînant à cette terre, une terre où je n'ai pu m'enraciner, bien qu'en vérité je n'aie pas voulu et on ne m'a pas laissée non plus, renégate, renégate... et la maudite mer qui allonge les distances, chaque vague qui se brise me parvient comme un coup de cloche annonçant une mort à laquelle j'aspire, mais non, je dois demeurer ici et tâcher d'être sourde au roulis constant des vagues, poser le regard sur la terre, vivre dos à cette mer, linceul de tout espoir...

Il me faudrait beaucoup méditer avant de défaire tant de nœuds, avant d'emboîter tant de fragments, tant de pièces de cette machine diabolique que constitue ma mémoire. Et finalement, tant d'efforts pour que rien ne change, pour que tout continue, semblable, pour que demain matin le salpêtre entre par la même fenêtre et pour que le murmure de la mer calme ou son rugissement furieux en pleine